

Une théologie girardienne du péché originel

1) Mensonge Romantique et Vérité Romanesque: une anthropologie implicite de la résurrection

Je voudrais commencer par un hommage à *Mensonge romantique et vérité romanesque* (MRVR), le livre qui m'a révélé la possibilité de revisiter la théologie du péché originel.

Cette lecture m'a touché, j'imagine, comme beaucoup d'entre vous. Alors même que je ne connaissais pas toutes les œuvres étudiées par Girard, il m'a quand même fait découvrir les subtiles illusions par lesquelles mon amour-propre se travestit. En même temps, il m'a fait prendre conscience, pour emprunter la terminologie de Girard lui-même, qu'une transcendance déviée peut témoigner de l'existence d'une transcendance verticale.

Je cite ici Girard dans le dernier chapitre, où il explore la notion de conversion romanesque:

En renonçant à la divinité, le héros renonce à l'esclavage. Tous les plans de l'existence s'invertissent, tous les effets du désir métaphysique sont remplacés par des effets contraires. Le mensonge fait place à la vérité, l'angoisse au souvenir, l'agitation au repos, la haine à l'amour, l'humiliation à l'humilité, le désir selon l'*Autre* au désir selon *Soi*, la transcendance déviée à la transcendance verticale.¹

Si on y réfléchit bien, tout ce dernier chapitre explore ce que Girard nomme la "lucidité tardive" qui accompagne les conversions des derniers instants, sur le lit de mort, dans les grands romans. Je voudrais souligner deux caractéristiques de cette lucidité: premièrement, elle coexiste avec l'absence de lucidité de ceux qui entourent l'ancien "héros":

Le héros meurt lucide pour renaître dans l'œuvre mais on continue à mourir autour de lui sans espoir de résurrection. La mort spirituellement féconde du narrateur s'oppose au spectacle atroce de la soirée Guermantes, à l'horrible et inutile vieillissement des gens du monde.²

Deuxièmement, la conversion elle-même et ses manifestations semblent

¹ MRVR, 329-330.

² MRVR, 341.

banales à ceux qui y assistent:

Il ne faut pas nier cette banalité mais la revendiquer hautement. De médiante qu'elle était dans le corps du roman l'unité romanesque se fait immédiate dans la conclusion. Les conclusions romanesques sont forcément banales puisqu'elles répètent toutes, littéralement, la même chose.

Cette banalité des conclusions romanesques n'est pas la banalité local et relative de ce qui fut naguère « original » et peu le redevenir à la faveur, d'abord, de l'oubli et, ensuite, d'une « redécouverte » et d'une « réhabilitation ». C'est la banalité absolue de ce qui est essentiel dans la civilisation occidentale.³

Ici, dans ces dernières pages de *MRVR*, Girard étudie de manière relativement explicite la notion de résurrection. Néanmoins, lorsqu'il s'intéresse à des passages clé des Évangiles, par exemple dans *Des Choses cachées* ou *Le Bouc émissaire*, il ne s'étend pas beaucoup sur la résurrection. C'est pour lui un fait acquis. Ce qui l'intéresse vraiment, c'est la manière dont les Évangiles révèlent le mécanisme de la victime émissaire pour ce qu'il est – en répétant le schéma qu'on trouve dans tous les mythes de l'humanité, ils le révèlent au lieu d'être structurés par lui. Ce qui est donc vraiment central dans son étude des Évangiles, c'est sa lecture de la Passion.

Quand je faisais mes propres études de théologie au milieu des années 1980, je me suis rendu compte que les écrits de Girard, dans ce cas comme dans tant d'autres, nous permettent de comprendre quelque chose que Girard n'a lui-même pas du tout étudié.

Je m'explique. Il est communément admis, et peu disputé, dans les études sur le Nouveau Testament, d'affirmer que les quatre Évangiles furent écrits *après* et comme *conséquence* de la Résurrection de Jésus.

Après, au sens évident que les Évangélistes n'ont eu d'histoire à raconter qu'une fois que quelque chose était arrivé. Dans une histoire, un dénouement naturel est la mort d'un des personnages principaux, moment à partir duquel il devient possible de raconter qui il ou elle était, ce qu'il ou elle a fait et comment cela a mené ou non à sa mort.

Deuxièmement, en *conséquence* de la Résurrection, dans le sens tout aussi évident que des gens, y compris honnêtes, voire héroïques, mis à mort par les forces de l'ordre ou d'autres manifestations moins

³ MRVR, 344.

dissimulées de violence collective, on en trouve à la pelle. Ces gens méritent rarement l'attention prolongée de disciples et de scribes, au-delà d'une période normale de deuil une fois que le mort a été mis en terre. Dans le cas des Évangiles, c'est le fait même de la Résurrection de Jésus qui en faisait une histoire digne d'être racontée au-delà d'un petit cercle d'intérêt local. Pas de résurrection, pas de bonne nouvelle, pas d'Évangile.

Cependant, ce qui fait plus rarement l'objet de notre réflexion, c'est la relation entre le type d'événement qu'est la Résurrection et son effet sur la vie des Évangélistes. Pourtant c'est là, me semble-t-il, que la lecture girardienne de l'expérience de conversion romanesque, qui implique une certaine forme de mort en lien avec une structure du désir, nous offre une analogie qui me semble féconde pour comprendre la relation entre la Résurrection comme fait et l'écriture des Évangiles. En effet, un des traits particuliers des Évangiles est qu'ils décrivent deux choses incompatibles: d'un côté quelqu'un, Jésus, qui est décrit comme mû par une certaine structure de désir, qui sait ce qui est en train de se passer, et qui le dit, l'explique même, constamment aux gens autour de lui; de l'autre, une incompréhension de la plupart de ces mêmes gens. Leur témoignage peut être résumé ainsi: "il savait quelque chose que nous ne savions pas. C'est seulement maintenant, à la lumière de la Résurrection, que nous commençons à comprendre la portée de qui il était".

Donc, pour moi, Girard nous donnait, si vous voulez, un moyen de voir comment la Résurrection échappe à la banalité de la fin heureuse, du "happy end" et devient quelque chose de bien plus riche, à la fois quelque chose qui s'est vraiment produit, mais aussi le retournement total de la structure du désir, à tel point que ceux qui allaient être pris dans ses rets cesseraient d'être des héros ou des victimes et commenceraient à trouver la paix. En d'autres termes, et sans en avoir l'intention, Girard nous a offert les prémisses d'une compréhension de la Résurrection qui nous permette de vivre la Passion, puis nos passions, en paix.

2) Le regard rétrospectif et le péché originel

C'est à partir de là que les choses ont commencé à prendre un sens. La conversion romanesque a pour conséquence la lucidité avec laquelle celui qui était le héros, désormais débarrassé, purgé de son besoin d'être héros ou victime, regarde rétrospectivement sur la vie qu'il a menée jusque-là et s'aperçoit combien il s'est aveuglé, et en particulier aux moments où on l'avait persuadé qu'au contraire, il y voyait clair. Il se rend compte à quel point ce qui passait pour vrai n'était en fait qu'une série de mensonges. De plus, il ne s'agit pas d'un simple changement d'opinion. Ce dont je parle,

c'est un changement dans la perception qui entraîne que dans cette perspective, le passé a une certaine logique, il livre toute sa futilité, que l'on comprend avec précision, et sans rancœur; cependant, le regard ancien ne peut percevoir ce nouveau point de vue lucide, il est inimaginable, invisible. En un sens, c'est comme si on était "enfermés", "emprisonnés" par notre orgueil dans cette façon de voir les choses, nous ne voulons pas être emportés dans ce nouveau regard, cette nouvelle façon de voir le monde, de sorte que ce déplacement se fait dans la douleur, et par une certaine forme de mort.

Dans la perspective de *MRVR*, ce n'est que grâce à une lucidité tardive péniblement conquise qu'il est possible d'avoir ce regard rétrospectif et comprendre à quel point la transcendance déviée qui avait mû le héros jusque-là est une parodie de cette transcendance verticale.

De ce point de vue, ce qui rend les Évangiles particulièrement intéressants, c'est qu'ils témoignent tous que la transcendance verticale était présente en Jésus depuis le départ, sans aucun processus de conversion. Et, en parallèle, la transcendance déviée était présente chez ceux avec qui Jésus était en contact, et se manifeste de manière plus ou moins spectaculaire chez les individus possédés, qui ont souvent une perception plus juste de l'identité véritable de Jésus que les gens "normaux".

Mais la transcendance déviée est en un sens plus forte, plus stable, chez les gens normaux, en particulier les disciples, qui n'ont pas compris du tout l'identité de Jésus avant la Résurrection.

En d'autres termes, ce qu'on trouve dans les Évangiles, c'est la preuve de ce que Girard appelle la conversion romanesque chez les apôtres. Mais ce qui en fait l'originalité, c'est leur lucidité tardive au sujet de la transcendance verticale, dont ils se rendent compte qu'elle était présente et active depuis toujours. Ils comprennent dès lors que ce qui se produit, c'est que la vision de Jésus, son histoire telle qu'il leur racontait, éclot en eux.

J'espère que vous voyez maintenant comment Girard nous amène à réunir pour en tirer un résultat anthropologiquement intéressant deux observations banales de la tradition théologique chrétienne jamais considérées ensemble.

Soit, le fait que les Évangiles, comme je l'ai déjà dit, sont des documents écrits après la Résurrection, à la lumière de leur fin. Et le fait que la

doctrine du péché originel ne préexiste pas au christianisme.

C'est le constat, qui suit la Résurrection, d'une humanité déçue qu'on n'a pu reconnaître qu'après coup, une fois que ce stade a été dépassé. La doctrine du péché originel, c'est, si on veut, l'élaboration formelle de la portée du regard rétrospectif, d'adieu, qui ne devient possible qu'a posteriori, après que la transcendance verticale s'est manifestée au milieu de nous.

Le livre qu'on a sur la table, à ce colloque, *Le Péché originel à la lumière de la résurrection*, représente mon effort pour réunir ces deux positions, qui sont, je le rappelle, peu controversées en elles-mêmes, et ce grâce à la fertilité de l'intuition mimétique développée par Girard.

Même si Girard s'intéresse surtout au fonctionnement de la transcendance déviée, ce qui me paraît extraordinaire c'est qu'il nous a fourni les conditions de possibilité nous permettant de voir cette transcendance déviée pour ce qu'elle est. Ce qui veut dire que nous allons pouvoir commencer à envisager Dieu hors des cadres de pensée structurés par le mécanisme victimaire.

Le plus excitant pour moi, en travaillant à ce livre, c'était de me rendre compte à quel point Girard avait vu juste quand il imaginait, comme il l'a fait publiquement à plusieurs reprises, l'intuition mimétique éclore, et réveiller de leur sommeil de belle au bois dormant certains dogmes de la tradition chrétienne, des enseignements dont on ne soupçonnait pas à quel point ou pourquoi ils étaient vrais. En effet, c'est là qu'on peut commencer à comprendre le choc que l'arrivée de Jésus a infligé au système, l'introduction d'un Dieu non victimaire, sans violence. On peut dès lors imaginer que la mort de Jésus n'est plus à comprendre comme un sacrifice, la nécessité d'une vengeance juste, où Dieu intervient par réaction. À la place, la mort de Jésus est le don qu'il doit être, en faisant implorer le sens même du sacrifice de l'intérieur, en révélant sa place dans le mécanisme du mensonge meurtrier.

La mort de Jésus est alors à la fois plus du tout un sacrifice, mais un lynchage dont la victime a énoncé ce qui se produisait à chaque meurtre collectif de ce genre, et le seul vrai sacrifice, au sens où, comme Jésus occupe volontairement le rôle de la victime, il en révèle le mensonge: par ce geste, il montre que tous les autres soi-disant sacrifices maquillent des meurtres, tandis que son sacrifice à lui, le seul qui en soit un vrai, empêche tout nouveau maquillage.

Armé de l'intuition de Girard, j'ai pu alors montrer que la doctrine du péché originel est un exemple particulièrement percutant du regard rétrospectif, c'est à dire de ce qu'on laisse en arrière lorsqu'une nouvelle réalité se fait jour. La doctrine du péché originel ne commence pas avec Adam, comme on le croit si souvent, mais avec la résurrection de Jésus. Cette doctrine nous explique que nous sommes pris dans une culture de la transcendance déviée, depuis les débuts de l'humanité (soit depuis Adam, si on suit St Paul), et que c'est seulement avec l'irruption, dans des circonstances bien particulières, de la vraie transcendance verticale, que nous pouvons nous apercevoir que cette culture ancienne et archaïque *ne correspond pas du tout à ce que nous sommes en réalité.*

Et cela entraîne un rapport entièrement différent à notre mort que ce que nous pouvions imaginer, et nous commençons tout juste à comprendre peu à peu que Dieu n'est pas entravé par la mort, que la mort est pour Dieu quelque chose qui n'est pas, et que par conséquent il ne nous sert à rien de nous laisser guider par la mort, la crainte de la mort, et la culture qui perpétue sa certitude. Nous pouvons commencer à vivre comme si la mort n'existait pas, à laisser Celui qui est vivant animer notre imagination.

Et avec cette imagination, nous pouvons poser notre regard sur celui que nous croyions à tort être, et nous rendre compte à quel point nous étions en effet dans l'erreur. C'est bien parce qu'il ne s'agit pas d'une simple illumination, mais parce que c'est le fruit d'un processus de libération, de pardon, de ce qui nous forçait à être moins que nous-mêmes, que nous l'appelons non pas "l'erreur originelle" mais le "péché originel".

Ce qui est très curieux, et je voudrais insister là-dessus parce que c'est une conséquence directe de ma lecture mimétique de la doctrine du péché originel, c'est de se rendre compte que le péché n'est qu'une notion auxiliaire, secondaire, qui n'a pas du tout de sens en soi. Le péché est à proprement parler ce qui peut être pardonné: cela veut dire que c'est le pardon qui précède toute compréhension du péché. Si on va un peu plus loin, cela signifie que la doctrine du péché originel n'accuse pas l'humanité d'être foncièrement mauvaise. C'est le contraire. Cela veut dire que ce que nous prenons pour la réalité de la création est faux. Notre seul accès à la création est par un pardon auquel nous avons tendance à résister.

Voici une définition du péché originel, d'après moi: c'est le fait d'être emprisonné dans une aversion, une résistance au fait d'être créé. La doctrine du péché originel, c'est que, du fait de la résurrection du Christ,

nous nous en trouvons délivrés et nous commençons à comprendre ce que nous avons laissé derrière nous.

3. Le nouveau paradigme, et sa richesse pour la théologie chrétienne

Bien que M. Chantre m'ait demandé de consacrer mon intervention au péché originel, je voudrais aller un peu plus loin. La doctrine du péché originel est en crise depuis pas mal de temps, et pour de bonnes raisons. Premièrement, parce qu'il est généralement admis que cette doctrine a été élaborée quand nous ne comprenions pas encore l'origine de la vie. Et donc, plus nous en apprenons sur la théorie de l'évolution, plus cela tend à invalider cette doctrine, à la rendre moins plausible. En fait, cela n'est plus du tout un problème si l'on admet, comme je l'ai montré, que la doctrine du péché originel est un regard rétrospectif depuis la résurrection.

Mais la deuxième raison pour laquelle cette doctrine semble en crise est plus convaincante, et un défi bien plus difficile à surmonter que celui posé par la théorie de l'évolution. C'est le lien intrinsèque et absolu, reconnu depuis des siècles, que l'on a fait entre la doctrine du péché originel, et celle du salut, salut que l'on obtient en satisfaisant la juste colère d'un Dieu courroucé. Voici par exemple les paroles de Placide Cappeau, habituellement accompagnées par la musique sublime de Thomas Adam:

Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle
Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous,
Pour effacer la tache originelle,
Et de son Père arrêter le courroux.

Nul besoin de vous dire que cela a pour résultat une chrétienté réduite à deux dimensions: d'abord, la foi est devenue : “vous devez accepter sans poser de question l'idée d'un marché en coulisses entre un père violent et son fils maltraité”; deuxièmement, une fois que vous avez accepté que ce marché a eu lieu, “vous devez accepter de suivre cette morale, que vous ne pouvez pas remettre en question sans remettre en question également le prix que Jésus a payé pour racheter vos péchés”

Soit un marché sous le manteau, suivi d'un chantage émotionnel pour que vous vous teniez bien et ne remettiez pas en cause les règles. Ce qui donne un résultat scandaleux, et pour tout dire, fort ennuyeux.

C'est là où Girard nous offre moins la solution à un problème théologique

que la possibilité, pour la première fois depuis plusieurs siècles, d'un changement de paradigme pour la foi chrétienne. Un paradigme complètement nouveau, mais tout ce qu'il y a de plus orthodoxe.

Depuis dix-huit ans que j'ai écrit *Le Péché originel à la lumière de la résurrection*, je me suis consacré à développer ce nouveau paradigme ouvert par Girard, et ce sont les fruits de ce nouveau paradigme que j'espère partager bientôt avec vous. En attendant, j'espère pouvoir ici vous offrir quelques miettes de ce que j'ose appeler une théologie renouvelée de la présence divine. En montrant comment Jésus, en toute conscience et sciemment, a retourné de l'intérieur les mécanismes qui structuraient la condition humaine, Girard nous a offert la possibilité d'une approche plus ancienne des  vangiles, qui soit plus en phase avec leurs racines hébraïques. C'est la Présence, la Shekinah, du Crucifié et du Vivant, comme l'Agneau, le Prêtre et l'Autel dans un Saint des Saints qui nous est désormais ouvert, qui s'adresse à nous et nous entraîne dans la plénitude de la Création. Et c'est  a ce qui nous anime, nous excite, et nous appelle avec émotion hors de notre vision rétrécie dans laquelle nous nous croyions et nous inspire à imaginer et à participer ensemble à une nouvelle création pleine de vie et sans fin.